

Arlette Farge

Penser et définir l'événement en histoire

Approche des situations et des acteurs sociaux

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Arlette Farge, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain* [En ligne], 38 | 2002, mis en ligne le 06 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index1929.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme
<http://terrain.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index1929.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Arlette Farge

Penser et définir l'événement en histoire

Approche des situations et des acteurs sociaux

Pagination originale : p. 67-78



- 1 Faire de l'histoire est une pratique sociale, intellectuelle, académique vouée au regard des pairs et à la transmission de connaissances vers un public. Elle est aussi un « vouloir savoir » et un pouvoir qui obéit à des lois, celle du milieu intellectuel et savant, celle de la véridicité et de la vérification possible des données.
- 2 Le récit de l'événement est sa pierre angulaire ; mais sous ce vocable on peut entendre énormément de choses extrêmement différentes. Sur le lien entre histoire et événement, beaucoup a déjà été dit et la discipline s'est toujours posé des questions à cet égard. La nature et l'essence de l'événement, le bien-fondé de son choix parmi d'autres pour en faire une analyse significative, la place, porteuse de conséquences, de son accession au récit historique ont été l'objet de maintes discussions, selon les époques et aussi les écoles de pensée. Quoi qu'il en soit, l'événement fut toujours ce qui semblait saisir le temps en une contraction intense donnant une tonalité nouvelle au cours de l'histoire, mais rien ne semble définitivement définir ce que l'on recouvre par ce « ce qui saisit le temps ».
- 3 Ce texte voudrait préciser ici quelques approches possibles de l'événement, ainsi que la capacité historique à penser des situations que les individus ressentent comme événement. Il voudrait aussi réfléchir sur la réception et les effets de l'événement, qui lui sont aussi constitutifs et forment de significatives temporalités et des paysages mémoriels qui, bien que lui succédant chronologiquement, en font intrinsèquement partie.

De l'événement

- 4 L'événement qui survient est un moment, un fragment de réalité perçue qui n'a pas d'autre unité que le nom qu'on lui donne. Son arrivée dans le temps (c'est en ce sens qu'il est le point focal autour duquel se déterminent un avant et un après) est immédiatement mise en partage par ceux qui le reçoivent, le voient, en entendent parler, l'annoncent puis le gardent en mémoire. Fabricant et fabriqué, constructeur et construit, il est d'emblée un morceau de temps

et d'action mis en morceaux, en partage comme en discussion. C'est à travers son existence éclatée que l'historien travaille s'il veut en saisir la portée, le sens et la ou les marques dans la temporalité.

- 5 Morceau de temps, l'événement est encore un créateur : il crée du temps qui suit son accomplissement, il crée des relations et des interactions, des confrontations ou des phénomènes de consentement, il crée du langage, du discours. On peut encore dire qu'il crée de la lumière parce qu'il révèle soudain des mécanismes jusque-là invisibles. Traumatiques ou ordinaires, les événements ont de considérables effets que l'historien a du mal à repérer ou qu'il omet sciemment de repérer. Créateur, l'événement l'est encore lorsqu'il déplace des représentations acquises ou qu'il est vécu comme un choc si traumatique qu'il semble parfois arrêter le temps (ce qui bien sûr est un leurre et représente une perception sur laquelle l'historien doit se pencher).
- 6 L'historien « aime » l'événement : son goût pour lui est à la mesure de son inquiétude pour le « silence des sources ». Cela ne veut pas dire qu'il sache toujours le reconnaître ; bien sûr, les moments saillants, aisément identifiables, lui servent de fil rouge et aimantent son récit, articulant ses hypothèses autour de son émergence et de ses conséquences. S'établit alors une pensée tranquille, coulant d'un fait à l'autre, d'une guerre à un nouveau règne, d'une levée d'impôts à une émeute. L'événement devient la légitimation même de son discours ; c'est là un des paradoxes pervers de sa présence dans le discours historique, car dès lors il n'est pas regardé en tant que tel, mais immobilisé comme justificateur de ce qui suit. Or l'historien a sur beaucoup de sciences humaines le privilège de constamment savoir ce qui suit et comment tout se termine. Distract des sources, distract parfois du contexte et de la longue durée de sa temporalité, transformation même de son essence, l'événement devient de source sûre un champ possible pour l'aveugle face aux autres que l'on n'a pas perçus, et pour une facile absorption dans ce que Michel Foucault (1996) appelait la « cuisson de l'histoire » qui rend trop lisse l'histoire des êtres.
- 7 L'architecture de la narration historique, construite sur la notion d'« apparition » d'un objet nouveau, d'un changement de gouvernement, d'une épidémie, d'un événement, risque fort de s'organiser malencontreusement autour du lissage des faits. S'il est vrai que l'écriture de l'histoire requiert de passer du désordre à l'ordre (désordre des sources, des hypothèses, des documents ; ordre raisonné de la narration), il faut savoir qu'il n'y a pas d'histoire sans reconnaissance de ce qui fait désordre, énigme, écart, irrégularité, silence ou murmure, discordance dans le lien entre les choses et les faits, les êtres et les situations sociales ou politiques.
- 8 Repérer l'événement, voilà l'histoire : pour elle il faut accepter d'être surpris, contrarié, contredit. Les événements sont parfois peu audibles, parfois inintelligibles ; seul le mouvement qui va constituer leur temporalité permet de les comprendre et de les intégrer, même en aspérité, au récit.

Faibles intensités

- 9 Il est d'abord, comme l'étudie longuement Paul Veyne (1996), des événements qui n'en sont pas, ou plutôt des séries d'événements fabriqués par les « faibles intensités » des mouvements humains et sociaux. L'historien sait mal reconnaître l'événement s'il n'a pas une mesure importante ; or il est des événements faibles et fragiles, sans grande ampleur, qui sont en quelque sorte les « un peu » de l'histoire. On peut être « un peu » émeutier, ou « un peu » croyant mais pas trop (ce qui ne veut pas dire médiocre). Pour un œil attentif à l'infinie déclinaison des mécanismes sociaux et humains, le « un peu » devient un des socles qui conduit, réifie ou au contraire impulse l'ensemble des opinions et des visions du monde.
- 10 L'heure fut souvent en histoire au repérage intensif du déviant et du marginal, du fait transgressif et de l'écart, renvoyant finalement docilement à la norme. Mais l'heure n'est pas encore à l'établissement d'ensembles de pensées, d'attitudes, de faits ou de catégories mentales qui, immergés dans la faiblesse de leurs intensités, constituent des événements qui

seraient aussi importants que d'autres ; transformant même les termes du discours, les concepts et les notions qui lui sont normalement partie intégrante. L'acte social ordinaire fabrique dans sa faiblesse et dans ses habitudes un des grands moteurs des événements. La trame existentielle et événementielle est tissée de cette production insensible des événements du « un peu », ou du banal, du faiblement ressenti.

- 11 A propos de son film *Sans soleil* (1983), Chris Marker disait : « Après quelques tours du monde, seule la banalité m'intéresse encore. » Retranscrire de la banalité à l'intérieur des drames et des non-drames, comprendre et interpréter les attentes et les silences de l'opinion publique, s'attarder à la façon dont s'articule l'apparente banalité des sentiments avec la manière dont se constituent les tragédies, voilà un autre regard sur l'événement.

L'événement recèle la vision du futur

- 12 En continuant sur ce thème de l'événement peu visible et pourtant signifiant, il faut ici parler d'un exemple important pour la recherche du statut de l'événement. Un événement, si tragique ou insignifiant qu'il soit, lorsqu'il émerge, c'est-à-dire lorsque des traces de lui peuvent nous parvenir, recèle en lui (ou du moins en son énonciation) la vision du futur de ceux qui viennent de le subir ou de l'appréhender. La vision du devenir est constitutive du « moment-événement », de même celle du passé : on parle d'un événement en le caractérisant par rapport à une attente de ce qui se passera, une annonce de ce qui va heureusement ou malheureusement survenir. On parle de lui en fonction de ce qu'on sait avoir existé dans le passé. Au xviii^e siècle par exemple, un attroupement, fût-il minime, notifié dans les archives, est raconté par la police ou par les chroniques déjà gonflé de ce qui a pu se passer antérieurement, et de ce qui fatalement se passera dans un avenir proche si... Aucun événement ne peut être amputé de ce dont il fait se ressouvenir, et de ce sur quoi il risque d'anticiper ; toutes choses que les historiens ont du mal à percevoir tant ils se fixent chronologiquement sur la règle et le moment, sans penser à une quelconque épaisseur de la temporalité d'un fait.

Le minuscule

- 13 Si l'on s'attarde à la ténuité de l'événement, il faut encore savoir en reconnaître une autre dimension. Quand l'historien travaille sur le minuscule et le singulier (par exemple dans les archives de la répression et les interrogatoires de police), les mots dits, les courts récits rapportés par les greffiers sont des événements. Parce que, même en bribes, ce langage charrie des essais de cohérence voulue par celle ou celui qui a porté réponse. En lui se repèrent des identités sociales, des modes d'appropriation de soi et des autres, des formes de mise en scène de soi et de reconnaissance de la scène publique qui sont autant d'événements (Farge 1989). La parole, dans certains cas, fait événement dans la mesure où l'on soumet son émergence à un collectif qu'il convient à chaque fois de définir. Et il est peut-être intéressant de travailler sur la manière dont chaque époque conduit ou induit cette articulation : ce pourrait d'ailleurs être un objet d'histoire.
- 14 De même le corps est-il aussi lieu d'inscription du politique et, si l'on accepte de suivre Pierre Bourdieu dans ses *Méditations pascaliennes* (1997), on peut avancer que « les injonctions sociales les plus sérieuses s'adressent non à l'intellect mais au corps » et que celles-ci sont des événements importants qui transforment et l'être et sa parole et son corps. A l'inverse (et en quittant les acceptions bourdieusiennes) le corps et la parole, dans les échappées belles de son mode d'existence et d'expression, peuvent, tel un événement, infléchir ou surprendre l'institution ou l'injonction. Un jeu interactif, où le vainqueur est malgré tout bien souvent le même, vient fabriquer des moments événementiels qui irriguent le temps historique.
- 15 L'irruption de la parole ou du corps dans les sources est une chance puisqu'elle apporte, par son extranéité intrinsèque, de nouvelles interrogations, non seulement à l'interprétation des événements historiques, mais à la facture même du récit.

De la fabrication de l'événement

- 16 Avant toute réflexion à ce sujet, précisons une chose. « Le plus prévisible en histoire c'est son imprévisibilité » (Cabanel & Laborie à paraître) : de cette phrase, on peut tirer une posture intellectuelle. En effet pourquoi le « ce qui s'est passé » vient-il si souvent infliger à l'historien un tel interdit d'imagination ? Et pourquoi ne pas réfléchir, en deçà de la fabrication de l'événement, à tout ce qui n'est pas survenu et qui aurait pu arriver ; ce qui permet de laisser les mots ouverts sur de possibles ailleurs qui ont pu détenir une autre forme, couleur ou dimension. Ainsi posée la définition du non-événement survenu, on peut s'interroger sur ce qui fabrique l'événement, sur ceux qui fabriquent l'événement.

Le champ des émotions

- 17 De quelque nature qu'il soit, l'événement se fabrique, se déplace et s'accomplit dans le large champ des émotions. Il est toujours difficile de parler de ce sujet sans être immédiatement mal interprété (être auteur femme ne simplifiant en aucune façon le problème, pourtant cette assertion est une évidence). Pour émerger, venir à la surface de l'histoire, l'événement se doit d'être perçu et caractérisé. Puisqu'il bénéficie dans son surgissement des deux visions du passé et du futur à venir, il s'accomplit à l'intérieur de perceptions extrêmement diverses et simultanées qui renvoient aussi au domaine des affects. Ce peut être la surprise de le voir survenir, l'indignation, ce peut être l'effroi qu'il suscite qui le constitue en événement. C'est l'indifférence qui va le dissoudre, ou encore la honte l'oblitérer. Sa temporalité est fabriquée par la manière dont se trouvent touchés les imaginaires. L'émotion n'est pas cet enduit mièvre dont on recouvre bien des choses : elle est une des composantes de l'intelligence, celle qui appréhende ce qui survient à l'intérieur d'une nébuleuse rationnelle où les affects tiennent place.
- 18 Une situation sociale émergente, un prix en augmentation, une levée de soldats, une annonce de disette, un traité diplomatique, la disgrâce d'un prince, un fait divers sont recueillis par le public (de manière différenciée et collective selon les classes sociales) à l'intérieur du champ de vision qui est le sien où se décline à l'infini celui des passions.
- 19 Parentes pauvres actuelles du domaine de l'historien, les passions ne sont convoquées que pour expliquer les révolutions ou les grandes émeutes. C'est oublier la finesse avec laquelle nos anciens des xvii^e et xviii^e siècles dissertaient sur elles et écrivaient de nombreux et abondants *Traité des passions*. Or l'événement a son horizon d'attente. Il est composé de très nombreux éléments qu'il est impossible de tous inventorier ici. Parmi eux le champ émotionnel est très présent : on peut presque avancer que c'est lui qui meut l'événement et l'établit comme phénomène historique. Car ce champ imprime à l'événement un de ses devenirs.

L'événement annoncé

- 20 Il est en histoire des événements annoncés ou vécus comme tels. La défaite de 1940, par exemple, le fut pour certains, ce qui bien sûr modifia sa perception quand elle survint.
- 21 Dans une très large mesure – et cela est dit un peu plus haut – le statut de l'événement existe, dans ce cas, avant qu'il ne se produise factuellement. Dans l'événement annoncé, le présent qui se déroule sous les yeux des individus est subordonné au futur. Ainsi, pour garder l'exemple de la défaite de 1940 (Cabanel & Laborie à paraître), ceux qui l'attendaient vont la vivre en fonction des représentations de leur futur et de l'usage qu'ils vont faire du présent face à ce futur (collaboration, résistance, repli, adhésion à Pétain, haine de l'Allemand, désir de revanche, etc.). Ainsi les attentes font-elles partie des logiques mentales et organisent-elles une partie du devenir de l'événement.
- 22 Il est aussi des événements annoncés qui ne se produisent pas, et il faut chercher les raisons de leur non-venue. Un mince exemple qui s'est passé au xviii^e siècle, en 1743, peut fournir ici

quelques clés : à un moment où, à Paris, les levées forcées de soldats sont extrêmement mal vécues, survient l'annonce par ordonnance royale d'une levée de 2 000 hommes. L'attitude de la monarchie, relayée par celle de la lieutenance générale de police (vice versa), est de prévoir de graves troubles, des soulèvements populaires et même quelques émotions sporadiques. C'est le pouvoir qui s'inquiète de sa propre annonce, et il prévoit une sorte d'« état de guerre dans la capitale ». On le sait, « lever des soldats », c'est tirer au sort celui qui sera désigné, mais cela dans une frange bien particulière de la société, c'est-à-dire la moins élevée. Beaucoup d'hommes sont exempts de cette levée, comme certains domestiques de grandes maisons ou des artisans bien en place, etc. On « lève » essentiellement le petit peuple ; de plus, les lettres de recommandation facilitent bien des exemptions pour cette levée. Autant dire que le système n'est pas juste. Les autorités le savent, avec leur propre perception, aussi vont-elles prendre d'énormes précautions, car elles ne peuvent imaginer qu'il n'y ait pas d'émeute face à ces injustices. L'événement « annoncé », c'est-à-dire prévu, est celui d'un soulèvement, or il n'aura pas lieu. Cela est très intéressant à étudier. Ainsi décide-t-on que les tirages au sort se feront au très petit matin dans deux endroits précis et circonscrits de la ville. La police est bien entendu investie de missions spéciales et les soldats sont convoqués pour entourer les lieux de recrutement et de tirage au sort, tournés vers la foule qui nécessairement sera combative et opposée. Rien de ce qui fut attendu là ne se passa ; le calme de la journée de recrutement étonna chacun, du roi aux chroniqueurs et mémorialistes les plus célèbres. Ainsi, en ayant organisé l'événement et son devenir avant même qu'il n'ait eu lieu, les élites politiques ont anticipé sur un état émotionnel du public qui n'exista pas et qui pouvait éclater sur n'importe quoi d'autre qui n'était pas prévu.

23 Impossible ici d'examiner avec minutie tous les aléas de cette journée : il faut simplement remarquer que, pour la première fois, le plan prévisionnel monarchique échoue. Mais il est intéressant de voir qu'il met en échec cette vision du peuple si ancrée chez les gouvernants : le peuple, à chaque occasion, serait indomptable, instinctif et révolté. Cette vision d'hommes et de femmes en perpétuel remuement ne pouvait être remplacée par aucune autre vision : c'était se tromper sur certaines formes d'indifférence qui existent, bien entendu, dans les milieux populaires. Le recrutement organisé, ayant exclu par définition les couches les plus aisées, ainsi que les domestiques de grandes maisons et les compagnons d'artisans les plus en vue, rendait au départ vulnérables les individus les plus déclassés et marginalisés. Paris pouvait les voir partir aux frontières sans problèmes.

24 L'entité peuple, qui nourrissait les pensées et les appréhensions élitaires, était mise en échec : le peuple, très feuilleté socialement et aux couches extrêmement différenciées, possède en effet des avis et des postures complexes. L'idée globalisante de son fonctionnement est une erreur : elle ne permet aucune prévision de type aussi général. Et si, dans cet exemple, ce fut heureux pour l'ordre public, cela veut dire aussi que l'événement n'est pas un fait prévisible et que, pour qu'il ait lieu, il faut des alchimies bien particulières. Alchimies qu'une monarchie tout entière, vouée à l'idée que son peuple-sujet n'a ni compétence, ni entendement, ni personnalité publique, ne peut absolument pas comprendre. Ainsi prit-elle pour consentement à la guerre ce qui ne fut qu'une absence de solidarité entre les couches plus favorisées du peuple et celles les plus marginalisées, ce qui est tout autre chose et renseigne de façon passionnante sur l'état des mécanismes sociaux et populaires de la moitié du xviii^e siècle.

Donner un sens à l'événement

25 A partir du moment où l'historien intègre à la notion d'événement ses éléments les plus minuscules, comme les silences, les paroles, les émotions, les intensités faibles ou le cours ordinaire des choses, il est obligé de se poser avec davantage d'acuité la question du sens. Introduisant la dimension du singulier, l'activité individuelle, le projet unique à l'intérieur même de ce qui survient et qui finalement fabrique l'événement. On doit réfléchir à la façon

dont l'articulation se fait entre la singularité des attitudes et le surgissement d'une durée de temps nouvelle concernant un ensemble spécifique de personnes.

- 26 Ce point est un des moins simples à résoudre dans la recherche en histoire, car il n'est pas question d'émettre le récit historique par des faisceaux d'anecdotes singulières, ni d'organiser un discours historique tiré vers le champ des particularités, noyant son sens dans la multiplicité des positions individuelles. L'attention alors se porte sur tout ce qui converge vers des ensembles préhensibles (attitudes mentales, actions menées à plusieurs, paroles ayant à peu près le même registre d'énonciation et soutenues par de semblables postures éthiques, appropriables de la scène publique assez cohérente). A cela s'ajoute tout ce qui est repérable sous la forme des transgressions les plus visibles, mais aussi des échanges de gestes, des écarts, des pas de côté, des mots retenus, des ébauches de gestes, des pratiques sociales sans que la parole soit nécessaire. L'écart est le lieu d'un ajustement bien particulier à la scène publique : certes l'ensemble organisé par l'écart, la norme, la singularité, a l'apparence de désordre et de chaos. En fait, ce désordre et ce chaos font sens, dans la mesure où ils vont découper une unité de temps ou d'action, porteuse d'un événement qui ne prendra sa véritable dimension que par la suite. Ce sont la durée et les conséquences de l'événement survenu qui donneront sens à ces morceaux apparents d'incohérence. Si l'on considère l'exemple de l'opinion publique et de son état à tel ou tel moment historique, il est important de prendre en compte ce qui la construit, tant dans ses inflexions majeures qu'à travers ses incohérences, ses rumeurs et ses composantes irrationnelles. Même explicable par les composantes événementielles, l'opinion publique n'en est jamais la conséquence automatique. L'événement est en fait une construction permanente qui s'étale considérablement dans le temps. Pour l'historien, il est difficile de dire quand s'arrête un événement, car il s'exerce à travers un réseau de relations aux effets structurants. Certains événements extérieurement importants structurent encore nos comportements sociaux, voire économiques. Ainsi le temps court peut-il avoir de la longue durée, et son sens va se transformer tout au long de cette durée, englobant avec lui des systèmes de représentation mobiles qui infléchiront la première interprétation qui a pu en être faite.
- 27 Aussi peut-on dire (Laborie 2001) que l'événement prend également tout son sens à partir de la façon dont les individus le perçoivent, l'intériorisent, finissant à travers des expériences très différentes par lui donner un tracé aux contours repérables. Il n'y a pas d'événement sans qu'un sens lui soit offert par sa réception. Il n'y a pas de sens *a priori* d'un événement.

La mémoire de l'événement

- 28 Nous ne reprendrons pas ici le débat si actuel de la mémoire et de l'histoire (Ricoeur 2000). Par mémoire de l'événement, nous entendons plus simplement la façon dont il s'insinue dans le corps social collectif, trouve une ou des places originales qui vont varier au fur et à mesure du temps. Un événement majeur, refoulé pour des raisons politiques (par exemple guerre d'Algérie), risque fort de prendre un visage aigu et extrêmement culpabilisant quarante ans après son arrivée. De même, des générations entières peuvent être accompagnées d'un événement qui marquera leurs positions éthiques, leurs formes d'approche du monde. Des événements beaucoup moins importants sont aussi porteurs d'effets pendant très longtemps : fêtes, rituels, cérémonies irriguent nos calendriers, mélangeant les domaines républicain, religieux ou héroïque. La société est scandée par ces rythmes événementiels du passé. Bien sûr se reconstruit sans arrêt l'événement, qui prendra de multiples inflexions selon l'époque où il sera reçu. Par ailleurs et simultanément, la mémoire de l'événement par ceux qui l'ont vécu, même dans des temps lointains, renseigne l'historien sur ce qui est pour lui le plus difficile à atteindre : retrouver la manière sensible, sociale, politique dont les autres ont reconstruit l'événement, se sont identifiés à lui ou l'ont rejeté inexorablement. La mémoire de l'événement détermine son sens au fur et à mesure qu'elle s'en souvient.

- 29 Il est impossible de terminer cette réflexion historique sur l'événement sans mettre en lumière la façon quasi évidente que, si sa perception n'est pas un donné en soi, et que si l'on est d'accord sur la réalité de l'événement comme étant construite, il est, à propos de lui, des types d'interprétation totalement contradictoires selon qu'on appartienne à telle ou telle couche sociale. L'événement ne contient en lui-même aucune neutralité : socialement fabriqué, il est approprié de façon très différenciée par l'ensemble des couches sociales. Et ces appropriations peuvent sans aucun doute entrer en conflit les unes avec les autres : aucun événement ne peut se définir sans prendre en compte l'état des dominations et des soumissions au sein de la société, la multiplicité des injonctions face à l'ordre social, les situations économiques et politiques qui l'ont généré et celles, si différentes, sur lesquelles il va soudainement surgir puis durer.
- 30 Un événement en histoire est une jonction d'altérités, en plus d'un morceau de temps, il est appelé à prendre son devenir et son sens dans sa réception et dans les représentations qu'on a de lui. Les altérités peuvent être des combats, et les luttes sociales dicibles ou tues, exprimées ou non, sont aussi le lieu d'inscription de l'événement. C'est pourquoi la mobilité de l'événement impose une infinie souplesse du regard historique porté sur lui.

Bibliographie

Bourdieu P., 1997. Méditations pascaliennes. Eléments pour une philosophie négative, Paris, Le Seuil.

Cabanel P. & P. Laborie (ss la dir. de), à paraître. Penser la défaite, Toulouse, Privat.

Farge A., 1989. Le goût de l'archive, Paris, Le Seuil.

Foucault M., 1994. « La vie des hommes infâmes », in Defert D. & Fr. Ewald (ss la dir. de), Dits et écrits de Michel Foucault, 1954-1988, vol. 2 : 1970-1975, Paris, Gallimard, p. 237.

Laborie P., 2001. L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale, 1936-1944, Paris, Le Seuil.

Ricœur P., 2000. La mémoire, l'histoire et l'oubli, Paris, Le Seuil.

Veyne P., 1996. « L'interprétation et l'interprète. A propos des choses de la religion », Enquête, n° 3 : « Interpréter, surinterpréter », pp. 160-180.

Notes astérisques

*Cette réflexion sur l'événement proposée ici est issue d'un travail en cours sur l'écriture de l'histoire. Elle est aussi nourrie du travail en commun fait avec Pierre Laborie dans notre séminaire commun, « Événement et réception », à l'EHESS.

Pour citer cet article

Référence électronique

Arlette Farge, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain* [En ligne], 38 | 2002, mis en ligne le 06 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index1929.html>

Farge A., 2002, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, pp. 69-78.

À propos de l'auteur

Arlette Farge

CNRS, Centre de recherches historiques, Paris

Droits d'auteurPropriété intellectuelle

Résumé / Abstract

En histoire, l'événement a une durée qui va bien au-delà de la simple temporalité des faits qui le constituent. Quand arrive un événement, il a été chargé par des perceptions et des sensibilités qui se sont formées avant qu'il ne survienne ; l'événement ensuite a son temps propre, mais à l'intérieur de ce temps ceux qui le fabriquent ou le subissent le vivent dans un contexte temporel et historique qui contient à la fois son passé, sa généalogie, sa forme présente et aussi la vision du futur que se font ceux qui y adhèrent ou le refusent. Un événement s'exerce dans une assez longue durée à travers des relations sociales et politiques aux effets structurants ; de plus, il génère une mémoire. L'événement ne peut se définir qu'à l'intérieur d'un système complexe de temporalités.

Mots clés : émotion, mémoire, événement, réception, temporalité

How to define events in history: An approach to social actors and situations

In history, an event lasts for a time that reaches beyond its constituent facts. It is loaded with perceptions and feelings that have formed before it actually happens. The event then plays out in its own time. But inside this time frame, those who make or undergo the event experience it in a temporal and historical setting that comprises its past, its genealogy, its present form and the vision of the future held by those who accept or refuse the event itself. An event plays out over a rather long span of time through social and political relations with formative effects. Furthermore, it generates a memory. An event can be defined only within a complex system of time frames.

Keywords : emotions, memory, events, reception, temporality

Index géographique : France

Index thématique : histoire, méthodologie

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle